

Grâce à toutes ces sources, les historiens et les archéologues ont aujourd'hui reconstitué de nombreux faits relatifs à la production textile dans le Proche-Orient ancien.

Le lin figure parmi les premières plantes textiles cultivées par l'homme, comme l'attestent des graines de la fin du VIII^e millénaire découvertes à Ramad, en Syrie. Mais d'autres plantes ont pu, très tôt, être utilisées pour faire des tissus, des cordages ou des nattes. Ainsi, des tombes d'Arslantepe, en Anatolie (début du III^e millénaire) et d'Ebla, en Syrie (début du II^e millénaire) présentaient des restes de textiles dont les fibres n'ont pu être identifiées.

Les étapes du travail du lin sont illustrées par un dialogue entre le dieu Soleil Outou et sa sœur Inanna, relatif à la préparation d'un drap destiné à la couche nuptiale de la déesse. On y apprend ainsi qu'il faut bêcher pour arracher la plante, la peigner, la filer, la tresser, l'ourdir (réunir les fils de chaîne d'une étoffe, les tendre avant le tissage), la tisser et la teindre.

Le travail du lin est aussi documenté par les textes provenant des temples néobabyloniens (de 612 à 539 avant notre ère). Après cueillette, le lin était roui (séparation des fibres), peigné et fourni en poignées à des artisans spécialisés qui le filaient et le tissaient. Ceux rattachés au temple du dieu Shamash à Sippar durent traiter, en trois ans, 21 600 poignées de lin. Les étoffes obtenues étaient confiées au blanchisseur qui les mettait à bouillir pour en garantir la blancheur. La finesse et le blanc d'une pièce de lin en faisaient la grande valeur.

Le lin était très présent dans la confection des vêtements au IV^e millénaire et au début du III^e. Il est devenu plus rare à la fin du III^e et au II^e millénaire, où il était importé d'Ebla, en Syrie. Au I^{er} millénaire, ce matériau textile noble est privilégié dans les étoffes destinées aux divinités et au culte; mais dans les autres usages, le lin a été depuis longtemps supplanté par la laine.

En effet, au début du IV^e millénaire, l'élevage ovin se généralise. La laine prend dès lors une place de plus en plus importante et devient au III^e millénaire l'un des éléments de base de l'économie mésopotamienne, puisqu'elle sert désormais à la production de la majorité des étoffes. Dans le Sud de la Mésopotamie, au début du II^e millénaire, des marchands sont embauchés par le palais pour commercialiser les surplus produits par les troupeaux

du roi. De nombreuses variétés et qualités de laine sont citées selon l'âge, l'alimentation ou l'origine de l'animal, la teinte naturelle de sa toison, ou encore la période à laquelle elle a été prélevée sur le dos de la bête. On trouve aussi des textiles plus grossiers faits de poils de chèvres.

Sans doute originaire de la vallée de l'Indus, le coton n'apparaît que très tardivement en Mésopotamie. Selon une datation au radiocarbone effectuée au milieu des années 1990 par Alison Betts, de l'Université de Sydney, il est attesté dès le IV^e millénaire à Dhuweila, aujourd'hui en Jordanie.

On exploitait alors très certainement des variétés sauvages. Des fragments de coton datant de la fin du VIII^e siècle ont été découverts dans les tombes royales de Kalhou (Nimroud, sur le Tigre). D'après ses annales, Sennachérib, roi d'Assyrie

(de 704 à 681), a fait planter dans les jardins qui entourent son palais à Ninive des «arbres portant de la laine», ajoutant que «l'on tondit les arbres portant de la laine, [que] l'on tissa pour en faire des vêtements». Une précision qui illustre l'omniprésence de la laine et suggère la relative rareté du coton, puisqu'on l'assimilait à un substitut végétal de la laine.

La laine, dominante dès le IV^e millénaire

De fait, l'iconographie et la documentation cunéiforme sumérienne et akkadienne mettent plutôt l'accent sur le travail de la laine. Pour la tonte des moutons, au printemps, les bêtes étaient baignées afin d'éliminer le maximum de poussière de leur toison. Anciennement, la laine était épilée à la main; cette pra-



tique était adaptée aux espèces alors élevées, qui muaient tous les ans. Au I^{er} millénaire, on coupait la laine au couteau sur le dos de l'animal, où la pousse était désormais continue (les moutons ne muaient plus). Puis les bergers triaient, pesaient et rassemblaient la laine en balots avant de l'apporter au palais. D'après les archives du parc à bestiaux de Pouzrish-Dagan (XXI^e siècle avant notre ère), un animal donnait environ 800 grammes de laine, certaines bêtes en produisant plus d'un kilogramme.

Après la récolte de la laine, il faut la filer, puis tisser, un travail tout d'abord pratiqué en contexte domestique, souvent par les femmes. Elles produisaient les textiles pour vêtir leurs proches et pour l'ameublement de la maison. Quelques textes bibliques confirmeraient le rôle important tenu par les femmes dans la production des tex-

tiles : « Toutes les femmes douées de sagesse filèrent de leurs mains et apportèrent, déjà filés, la pourpre violette et la pourpre rouge, le cramoisi éclatant et le lin ; toutes les femmes douées de sagesse filèrent le poil de chèvre. » Exode, 35, 25-26

Les très nombreuses fusaïoles découvertes dans les habitations et dans les tombes de femmes témoignent d'une constante activité de filage à l'aide d'un fuseau, sur lequel était fixée la fusaïole, et d'une quenouille servant à stocker les fibres à filer (voir la figure 1). Cependant, les textes cunéiformes mentionnent aussi des tisserands, notamment dans les ateliers de fabrication de textiles.

Les fusaïoles présentent des formes différentes selon leur matière : os, argile, pierre ou métal. Celles, nombreuses, découvertes sur le site d'Arslantepe ont servi à des expérimentations archéologiques menées

L'AUTEUR



Cécile MICHEL est directrice de recherche au CNRS et responsable de l'équipe HAROC (Histoire et archéologie de l'Orient cunéiforme) du Laboratoire Archéologie et sciences de l'Antiquité, à la Maison René-Ginouvès, Archéologie et ethnologie, à Nanterre.

LES DEUX PRINCIPALES TECHNIQUES DE TISSAGE

Plusieurs types de métiers à tisser existaient au Proche-Orient ancien, notamment le métier horizontal et le métier vertical. Le premier, peut-être hérité du Néolithique, compte parmi les plus simples. Il suppose la mise sous tension des fils de chaîne divisés en deux nap-

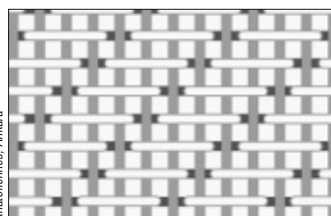
pes et maintenus par les ensouples (barres en bois). Les deux nappes permutent l'une par rapport à l'autre pour permettre le passage de la navette au moyen d'un système de lisses et d'une planchette que l'on dispose à plat ou dressée. Sur certains métiers verticaux, la

chaîne est lestée par des poids. Le métier vertical à poids permet de réaliser des étoffes plus compliquées, avec des motifs de couleur ou des jeux d'armure, en sélectionnant les groupes de fils au moyen de baguettes. Les métiers les plus simples étaient sans doute utilisés à la

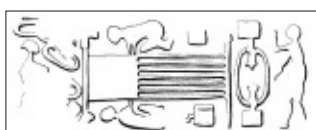
maison par les femmes mésopotamiennes, dont la production était essentiellement domestique. Adaptés à des productions plus élaborées, les métiers verticaux étaient probablement des instruments d'atelier employés par des artisans, hommes ou femmes.



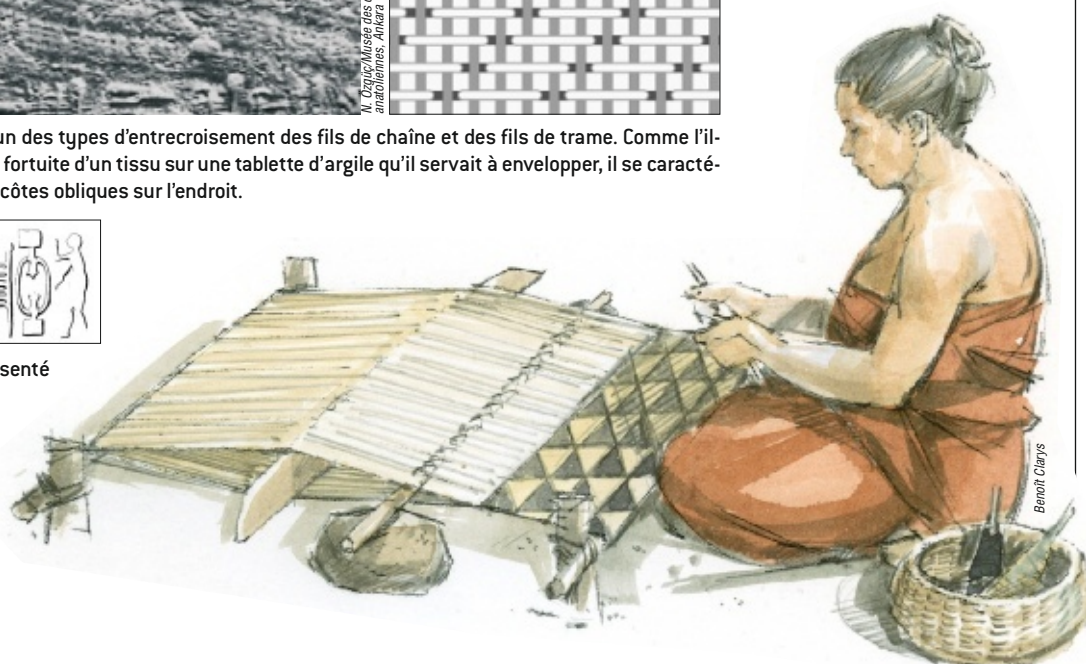
M. Ozguc/Musee des civilisations anatoliennes, Ankara



LE SERGÉ représente l'un des types d'entrecroisement des fils de chaîne et des fils de trame. Comme l'illustre cette impression fortuite d'un tissu sur une tablette d'argile qu'il servait à envelopper, il se caractérise par la présence de côtes obliques sur l'endroit.



Un métier vertical représenté sur un sceau.



Benoît Clays